

Alchimie

RENÉ ALLEAU

Alchimie

précédé de
Préface pour un anniversaire
de MICHEL BOUNAN



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2008

PRÉFACE POUR UN ANNIVERSAIRE

ALCHIMIE, de René Alleau, a été publié pour la première fois en 1968 par l'Encyclopedia Universalis, quinze ans après son ouvrage plus spécialisé sur les *Aspects de l'alchimie traditionnelle*. Les critiques, venues de gens toujours incompétents, dont l'alchimie a été l'objet depuis fort longtemps, et encore très récemment, ainsi que le désir de fêter à notre manière un tel anniversaire, justifient amplement cette réédition aujourd'hui.

Les contempteurs de l'alchimie ont longtemps prétendu que cette science était un sous-produit bâtard et dégénéré du néoplatonisme alexandrin greffé sur des pratiques de faussaires et réactivé en Europe au moment de la Renaissance. L'auteur montre ici que l'alchimie a été théorisée et pratiquée depuis les époques les plus reculées dans toutes les grandes civilisations, en Inde, en Chine, en Mésopotamie, puis dans la Grèce alexandrine, dans la civilisation arabo-musulmane qui l'avait héritée des Perses et enfin dans l'Europe chrétienne.

La transmission des connaissances alchimiques, qui s'est faite d'abord oralement et de

Le texte *Alchimie* de René Alleau a été publié pour la première fois dans l'Encyclopedia Universalis, à Paris, en 1968.

© Editions Allia, Paris, 2008.

façon initiatique à la manière des mystères antiques, a été ensuite confiée à des écrits codés et totalement incompréhensibles pour qui voudrait les lire comme des manuels de bricolage destinés à enseigner la transformation du plomb en or. Cette obscurité, définitivement décourageante pour de tels lecteurs, a largement contribué aux accusations de charlatanisme intéressé adressées aux alchimistes. Mais la difficulté d'accès, volontairement sélective, du discours alchimique est propre à susciter chez le lecteur assidu et patient (ô combien !) des modifications mentales nécessaires à sa compréhension, une réorganisation psychique très particulière, lui permettant d'en saisir la signification et d'accéder ainsi aux opérations de l'alchimie pratique. La forme d'écriture des traités d'alchimie, si impénétrable au lecteur profane, est ainsi la seule à même de transmettre réellement le savoir alchimique.

Une telle reconstruction de l'univers mental, de ses formes, de ses articulations, de ses mouvements intimes, ouvre la voie non seulement au dynamisme vivant universel, à "la transformation des choses en d'autres choses" (Ovide), simultanément chez l'alchimiste et dans l'objet de son étude, mais permet encore de participer

intentionnellement à de tels mouvements, à de telles transformations.

Cette appréhension originale du monde et de soi-même, de leurs relations réciproques, des correspondances secrètes liant leurs mouvements et leurs rythmes, consignée dans des formes verbales adéquates, a toujours appartenu, nul ne l'ignore, au domaine de la Poésie. On ne s'étonnera donc pas que dans une civilisation qui a relégué la Poésie à un rôle purement décoratif, d'authentiques poètes, pour qui leur art avait une tout autre portée, aient été fascinés par l'alchimie, de Nerval à Rimbaud et de Villiers de l'Isle-Adam à André Breton, entre autres. Plus généralement, on pourra observer que des auteurs, parmi les plus critiques des idéologies de leur temps, Rabelais, Cervantès, Cyrano de Bergerac, Swift, pour ne nommer que les plus célèbres, se sont largement inspirés du mode de connaissance alchimique et même de son mode d'expression.

On ne devra pas s'étonner non plus que des gens qui ont entrepris de "changer le monde et la vie" à partir d'une conception du monde et de la vie fort éloignée de l'actuelle rationalité marchande, aient reconnu dans les formations et les formulations élaborées par les alchimistes des figures et un langage qu'ils avaient eux-

mêmes conçus pour leur projet particulier. On sait qu'au XX^e siècle, des surréalistes, déçus par les constructions freudiennes, se sont laissés plus justement émerveiller par les élaborations formelles de l'alchimie traditionnelle. Plus tard encore, d'autres voyageurs qui cherchaient "le passage au nord-ouest de la géographie de la vraie vie" à travers des "dérives" urbaines et une "psychogéographie" à réinventer, n'ont pas méprisé non plus les images ni le vocabulaire des ouvrages d'alchimie ou des légendes qui s'en étaient inspirées. Après tout, c'était la poésie moderne qui les avait menés là.

Mais pour les contempteurs de l'alchimie, qui n'ont pas su lire ses traités, qui ont cru et proclamé que cette science avait été conçue par des faussaires ou pire encore, selon leur point de vue particulier, par des mystiques évaporés, la familiarité des poètes et des libérateurs de la vie avec l'antique alchimie témoigne simplement de la futilité de leurs rêves, de leurs projets, de leurs efforts : puisque les transmutations métalliques sont irréalisables, la réalisation de la poésie et le réenchantelement du monde sont de pures illusions. On voit bien qu'il s'agit ici d'"en finir", selon la promesse d'un chef d'Etat actuel, avec le souvenir obsédant d'événements qui inspirent encore une

juste terreur aux porte-parole d'un monde en faillite. Et l'on a peine à croire que l'auteur des plus belles inscriptions qui aient jamais décoré les murs de Paris, il y a maintenant quarante ans, puisse faire aujourd'hui cause commune avec de tels entrepreneurs.

Malheureusement et contrairement aux jugements prononcés contre elles par le positivisme du XIX^e siècle, et par ses adeptes actuels, les théories alchimiques ont reçu, depuis quelque temps déjà, d'éclatantes confirmations. Fondées sur une reconstruction de la perception et de la connaissance, elles ont conduit à des résultats réellement vérifiables.

A une époque où la science académique dénonçait comme absurde et fausse la théorie de l'unité de la matière, constituée, selon elle, d'éléments indécomposables et irréductibles les uns aux autres, les alchimistes continuaient d'affirmer que tous les métaux, étaient *composés* des mêmes principes élémentaires, répartis en quantité variable pour chacun d'eux. La physique moderne a dû reconnaître depuis la justesse de la théorie alchimique, l'unité de la matière, et la sottise présomption de ceux qui soutenaient le contraire.

De même les alchimistes ont toujours affirmé la possibilité des transmutations métalliques,

considérées comme illusoirs ou charlatanesques par la science officielle (rappelons pourtant que des esprits aussi aiguisés que l’auteur du *Traité de la réforme de l’entendement* ou celui des *Nouveaux Essais sur l’entendement humain*, respectivement Spinoza et Leibniz, étaient convaincus de la réalité des transmutations métalliques). Récemment les physiciens ont dû, eux aussi, réformer leur entendement et renoncer à leur ancienne théorie. Ils savent que de telles transmutations sont réalisables : ils les ont eux-mêmes effectuées dans leurs laboratoires par des moyens violents.

Comment une démarche scientifique officielle, fondée sur l’expérience “universelle” et sur la raison “éternelle”, deux piliers qui lui semblent garantir sa véracité, a-t-elle pu ainsi se tromper si lourdement et être contrainte d’admettre des résultats théoriques obtenus par des procédés si contraires aux siens ? Mais l’expérience et la raison communes à des millions d’individus englués dans une même culture, dans une même idéologie, dans une même pratique de vie, ne garantissent sans doute pas suffisamment la véracité et la pérennité d’une connaissance fondée sur un socle aussi fragile. Au contraire, l’alchimiste prétend simultanément se dissoudre et se saisir lui-même dans

le mouvement vivant universel pour en appréhender les lignes de force, les nœuds et les modules, ainsi que leurs correspondances secrètes, et accéder ainsi à une connaissance immédiate de cet universel vivant.

D’ailleurs, même en ce qui concerne la science officielle, combien de découvertes réellement fécondes ont été dues à l’intérêt de leur auteur pour la littérature alchimique, ou plus banalement pour la Poésie authentique qui en est la source vive ? Combien de chercheurs ont réussi à prévoir, à décrire des mouvements, des modifications dans le secret de la matière ou dans l’ordre du monde grâce à l’intérêt qu’ils ont assidûment montré pour l’alchimie ? “Si l’on savait comment j’ai fait mes découvertes, écrivait le grand Newton, on me prendrait pour un fou.” La masse considérable de ses écrits alchimiques ne fut heureusement dévoilée au public que longtemps après sa mort ; sinon, quelque pion d’université, aussi piètre dialecticien qu’ignare en physique nucléaire, écrirait peut-être aujourd’hui : “puisque les transmutations métalliques sont irréalisables, la théorie de la gravitation universelle est une absurdité”.

Voilà donc un mode de connaissance, une démarche intellectuelle, une épistémologie vivante, connue et expérimentée d’un bout à

l'autre du monde depuis les temps les plus anciens, qui s'est visiblement montrée plus véridique que la science de ses détracteurs. Alors aujourd'hui que tant d'inventions de la science moderne se sont révélées fort nuisibles pour la vie elle-même, qu'une certaine philosophie des sciences en vient même à mettre en doute la validité de ses fondements (cf. Paul Feyerabend : *Contre la méthode*, et *Adieu la raison*), il est temps de s'interroger sur les motivations de ceux qui continuent de ressasser les mêmes calomnies contre une méthode d'investigation qu'ils ne se donnent même pas la plus petite peine d'étudier et de pénétrer.

En vérité, c'est le regard que chacun porte sur le monde, qui est en cause ici, et plus précisément comment on souhaite aménager ce monde, comment on souhaite y vivre.

Pour les actuels calomniateurs de l'alchimie, qui mentent impudemment à propos des transmutations métalliques, il s'agit de montrer à un public peu regardant que les experts "scientifiques" (y compris en sciences dites "humaines") sont plus aptes à gérer les affaires de ce monde qu'ils ont mis en faillite, que ceux pour qui la Poésie ne doit plus être un art d'agrément destiné à se reposer d'affaires plus sérieuses, mais un mode de connaissance

authentique, et ce d'autant plus assurément qu'ils ont peut-être aperçu, dans le dangereux labyrinthe de leur inspiration, le fil d'Ariane de l'alchimie.

Il s'agit de montrer à un tel public que l'organisation désormais unifiée de notre "planète malade", organisation défendue aujourd'hui par toutes sortes d'agents d'université, est plus propre à sauver cette planète que les entreprises de ceux qui ont pris un jour leurs rêves pour la réalité – littéralement et au sens le plus fort – plus particulièrement quand ils se sont armés d'un mode opératoire, d'une stratégie offensive au service de cette Poésie, et qu'ils ont pu alors se servir, comme chez eux, dans le *corpus* des vieilles légendes inspirées de l'alchimie. Les incontestables succès historiques de ces *poètes en armes* sont évidemment tout aussi cachés aujourd'hui par les supplétifs de l'université moderne que les transmutations métalliques elles-mêmes.

Rappelons pour finir que de nombreuses civilisations nomades, et ignorant toutes les frontières dressées par les peuples sédentaires – comme les alchimistes eux-mêmes, nous rappelle René Alleau – ont réussi à se maintenir pendant des millénaires grâce aux connaissances que leur apportait quotidiennement leur

vision “poétique” du monde, vision à laquelle chacun accordait une importance primordiale dans la conduite de sa vie individuelle comme dans ses relations avec l’univers tout entier.

MICHEL BOUNAN,
mai 2008.

LE mot “alchimie” provient de l’arabe *al-kīmiyā*, conservé dans le provençal *alkimia* et dans l’espagnol *alquimia*. Les noms anglais et allemand ont gardé une dérivation médiévale, attestée aussi dans les anciens noms français “alquémie” et “arkémie” (XIII^e siècle).

La signification du substantif préarabe *kīmiyā*, précédé de l’article défini *al*, est encore controversée. Littré a rapproché les mots “chimie” et “alchimie” du grec *χυμία*, de *χυμός*, “suc”, supposant que l’on désignait ainsi primitivement “l’art relatif aux sucs”. Diels a proposé d’y reconnaître plutôt le grec *χυμα*, “fusion”, lequel indiquerait le caractère métallurgique de ces techniques antiques. Von Lippmann et Gundel ont rejeté l’hypothèse de Diels. Le mot *kīmiyā*, par l’intermédiaire du syriaque, dériverait du grec *χημία* et il aurait été formé sur l’égyptien *kam-it* ou *kem-it*, “noir” ; il évoquerait soit la “terre noire”, nom traditionnel, selon Plutarque, de l’Egypte, pays qui aurait été le berceau des arts chimiques et alchimiques, soit la “noirceur” caractéristique de la décomposition de certains métaux.

L’Encyclopédie de l’Islam mentionne cette dernière hypothèse. Elle rappelle, toutefois,

que le mot *al-kīmiyā* est synonyme d'*al-īksir*. Le français “élixir” en dérive. Les *Mafatih-al-Ulum* ont rapproché *kīmiyā* de *kama*, “tenir secret”. Selon al-Safadi, *kīmiyā* serait d’origine hébraïque et signifierait que cette science vient de Dieu vivant. Dans le *corpus* alchimique de Jabir ibn Hayyān, *al-īksir* est aussi conçu comme une émanation de l’esprit divin.

Festugière a rappelé que les plus anciens alchimistes grecs “rapportaient le nom et la chose à un fondateur mythique appelé *Chémès, Chimès ou Chymès*”. La première mention de cette origine apparaît au IV^e siècle après J.-C. dans les œuvres du plus célèbre alchimiste alexandrin, Zosime de Panopolis, selon lequel Chémès aurait été un “prophète juif”. Cet auteur, selon un procédé fréquent dans la littérature hermétique, voile ainsi une précieuse indication philosophique par un fait pseudo-historique : la légende a ici son sens premier et révèle exactement “ce que l’on doit lire”, c’est-à-dire ce que l’initié doit entendre.

Ayant vécu longtemps à Alexandrie qui comptait alors de nombreux savants juifs, Zosime ne pouvait ignorer qu’en hébreu *Chemesch* est le nom du *Soleil*. Afin de préciser son propos, Zosime, dans ses *Instructions à Eusébie*, déclare : “Le grand Soleil produit

l’Œuvre car c’est par le Soleil que tout s’accomplit.” Cet enseignement fondamental est confirmé par les derniers mots de la *Tabula Smaragdina*, la *Table d’émeraude*, célèbre “codex” alchimique attribué à Hermès Trismégiste lui-même : “Complet (achevé, accompli) est ce que j’ai dit de l’*Opération du Soleil*.”

Selon ces données traditionnelles, l’indication d’al-Safadi sur l’origine hébraïque de *kīmiyā* peut d’autant mieux éclairer cette étymologie que le synonyme *īksir* a conservé aussi un nom antique du Soleil, le grec Σειρ. Enfin, on observera que le turc *chems* signifie également “soleil” et que, dans cette langue, *chami* désigne adjectivement ce qui est d’origine “syrienne”.

On peut restituer ainsi au mot “alchimie” son premier sens probable. Les anciens savants juifs, grecs, syriens et arabes ont vraisemblablement donné ce nom à un savoir sacré, à un ensemble de connaissances ésotériques et initiatiques, à l’antique “art sacerdotal” dont l’enseignement était fondé sur les mystères du Soleil, source de la lumière, de la chaleur et de la vie.